

Chapitre 7

LA VOIE DU SALUT

Me Vo Lang venait déposer l'écouteur téléphone. Très pressé, il attrapa son porte-documents, quitta son bureau en courant après avoir dit à ThuVan:

- J'ai un client qui s'est suicidé en prison. Je dois partir immédiatement. Soyez gentille de mettre de l'ordre dans mon bureau. Quand viendra l'heure, vous le fermerez et vous partirez, ne m'attendez pas.

- Très bien, Maître. Vous pouvez compter sur moi.

Par la fenêtre du cabinet de travail ThuVan regardait son patron qui, en se précipitant dans la rue, avait failli heurter un passant. Secouant la tête, elle se dit en souriant:

- Il ne sait pas marcher, toujours pressé! Toujours bousculé! Il se peut bien qu'il n'ait ni le temps de manger, ni de respirer!

Elle se demandait si Me Vo Lang était calme ou non avec sa femme et ses enfants quand il rentrait chez lui. Elle imaginait qu'une femme qui avait un mari toujours sur les nerfs, à chaque instant affolé, pourrait facilement devenir folle. Toute seule, elle riait à nouveau et pensait en son for intérieur qu'il n'avait pas une minute à lui, qu'il travaillait trop! C'était vrai! En effet, outre sa profession d'avocat, il dirigeait un laboratoire pharmaceutique dans lequel il possédait les deux tiers des actions. Il s'occupait aussi d'immobilier et gérait deux hôtels loués aux Américains. Il était surchargé de travail. Il avait en tout trois bureaux spacieux avec de nombreux employés, car dans le secteur des activités commerciales il y avait beaucoup de travail. Le bureau que ThuVan partageait avec LanMai était réservé à la réception des clients, qui relevaient de la justice.

LanMai, âgée de trente ans, avait dix ans de service. Me Vo Lang lui avait accordé deux semaines de congé pour s'occuper de son mariage. Son mari était un commissaire de police, veuf, avec deux enfants. Elle ne l'aimait pas d'amour. Si elle se mariait, c'est parce qu'elle ne voulait plus vivre seule. Le commissaire, lui, convolait en secondes noces parce qu'il avait besoin de quelqu'un pour s'occuper de ses enfants. Tous deux se mariaient par intérêts réciproques. Ce mariage était tout à fait différent de celui de ThuVan et Thy dans le temps. D'un côté c'était par amour, de l'autre côté c'était par raison.

Au Vietnam il y avait beaucoup de mariages de raison. Cependant après un certain temps de vie commune les couples parvenaient souvent à trouver le bonheur. LanMai se mariait dans ces conditions-là. Aussi à aucun moment elle ne ressentait ces fortes émotions qu'avait éprouvées ThuVan quand elle était sur le point de se marier avec Thy. ThuVan se demandait combien de temps ce mariage allait durer. Il ne sera assurément pas plus éphémère que le sien.

Aujourd'hui, étant seule, elle arrangeait les dossiers sur le bureau de Me Vo Lang. Soudain elle aperçut le tiroir habituellement bien fermé, aujourd'hui à semi-ouvert. Probablement, pressé de partir, il avait oublié de le fermer à clef. Elle allait le refermer lorsque ce qui était écrit sur la chemise du dossier frappa subitement son regard. Curieuse elle le sortit. «*Dossier personnel de Madame Le Thy, née Tran ThuVan*».

Un moment hésitant, ThuVan décida enfin de voir ce que Me Vo Lang avait pu noter sur elle. En dehors de son curriculum vitae, de son acte de naissance, de sa feuille de paye, elle trouva beaucoup d'enveloppes, portant d'écriture de Hoang, adressés à Me Vo Lang. Elle s'en étonna. Elle ne comprenait pas quel rapport il y avait entre son dossier et Hoang. Tout à coup, son cœur se serra, elle se rappelait la soirée où Hoang était venu de Mytho à Saigon lui offrir un repas français pour son anniversaire. Ils avaient échangé beaucoup de confidences. Hoang, irrité et déçu par son refus de mariage, était rentré chez lui.

Depuis six mois il n'était pas revenu la voir. Elle s'en attristait car elle pensait beaucoup à lui. Deux années de profonde amitié, soudainement interrompue, avaient fait perdre, non seulement à ThuVan, mais aussi à Nga et VanTruong, à peine âgé de deux ans, la joie, la bonne humeur. Parce qu'habituellement toutes les deux semaines, Hoang venait chez ThuVan. Et chaque fois, c'était la fête, l'allégresse. Il affectionnait beaucoup VanTruong qu'il charmait avec ses histoires divertissantes, racontées avec esprit et cocasseries. Et puis il y avait les promenades qu'il faisait faire en voiture, à Nga et VanTruong, sans parler des douceurs, des cadeaux... quels souvenirs!

Maintenant la maison semblait triste. ThuVan s'apercevait que la présence de Hoang lui était nécessaire. Des nuits entières elle se tournait et se retournait dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil. Elle rêvait de le voir revenir pour renouer avec lui. Tout comme Thy, il était un oiseau qui s'était envolé sans esprit de retour!

Mais cette fois-ci elle semblait moins souffrir, elle s'était habituée à se voir abandonnée.

Elle persistait à se dire qu'elle n'aimait pas Hoang, pourtant toutes les fois qu'elle pensait à lui, elle en éprouvait beaucoup d'émotion. Regardant son écriture qui lui était bien connue, elle se sentait émue, bien que ses lettres fussent adressées à son cousin Lang. Ne pouvant plus retenir l'élan de son cœur, elle ouvrit la dernière lettre datée qu'il y a un mois.

Mon cher Lang,

Demain je prendrai l'avion pour les Etats-Unis et je résiderai à Boston. Comme tu l'as su, je quitte le Vietnam sous prétexte d'apprendre la chirurgie à la faculté de médecine de Boston. Je suis parti pour chercher l'oubli. Mais je suis certain que, toute ma vie, je ne pourrai l'oublier, même si un jour prochain je fonde une famille avec une autre. L'amour possède un lien invisible qui rive votre âme à la personne que vous aimez. Que je sois dans un coin quelconque du ciel mon âme ne pourra jamais s'éloigner de ThuVan. Il se peut que je reste comme je suis avec la passion que je lui voue, à une femme mariée! Et plus elle est fidèle à son mari, plus je l'honore et davantage je l'aime. Nous poursuivons tous les deux un mirage, et tous les deux finalement nous en souffrons. Bien que nous sachions cela, nous n'arrivons pas à nous défaire de ce cruel lien d'amour!

Oh! C'est simplement le destin.

Elle n'a pas un sort heureux et le mien n'est guère réjouissant. Il nous faut l'accepter ainsi!

Mon cher,

En quittant le pays, j'ai laissé dans mon compte trois-cent-mille piastres pour elle. Je te les confie. Chaque mois n'oublie pas de compléter sa mensualité comme tu l'avais fait jusqu'ici. Et si, par exemple, tu vois qu'elle est dans le besoin, n'hésite pas à distraire une certaine somme à lui remettre. Rappelle-toi, il ne faut jamais qu'elle sache que c'est mon argent. Elle est une femme digne de respect et de pitié. C'est dommage que je n'aie pas eu le bonheur rare de voir se concrétiser mon espoir d'une union conjugale. Donc, après mon départ j'ose espérer que, par affection pour moi, tu t'occuperas d'elle comme si elle était ta propre cousine.

Avec mes recommandations, mille affections.

N'oublie pas mes hommages à ta femme et embrasse bien les enfants pour moi.

Ton cousin: Hoang

ThuVan pleurait à chaudes larmes. Elle ouvrit d'une main tremblante les lettres précédentes. Presque toutes concernaient le transfert mensuel d'argent destiné à compléter ses mensualités. Dans la dernière lettre datant de trois ans par laquelle Hoang la recommandait à son cousin, il lui disait l'amour qu'il portait à ThuVan jusqu'à son mariage avec Le Thy, comment ce dernier avait quitté sa femme un mois après et les réactions violentes des habitants de Mytho contre sa deuxième grossesse etc....

Hoang avait tout relaté à Vo Lang et l'avait prié de la prendre à son service. Par cette première lettre il annonçait à son cousin qu'il lui enverrait chaque mois l'argent à remettre à ThuVan afin qu'elle eût une vie aisée et agréable. Lors de la naissance de VanTruong, son congé de maternité avait été rémunéré par Hoang également. Depuis longtemps elle remarquait que son traitement était le double de celui de LanMai qui avait plus d'ancienneté qu'elle. À la fin de l'année ou à l'occasion des fêtes, Me Vo Lang lui donnait des bonifications.

ThuVan était très touchée par la faveur de son patron et en même temps ne comprenait pas pourquoi il lui témoignait tant de bonté et de générosité. Maintenant elle se rendait bien compte que tout ce dont elle avait bénéficié jusqu'ici venait de l'aide discrète de Hoang. L'amour qu'il lui vouait était immensément grand. Et il n'y avait, peut-être, aucun homme en ce monde qui se comportât avec autant de cœur, de dévouement, et d'une manière aussi chevaleresque que lui. Et dire que j'ai été assez cruelle pour rompre avec lui, pour refuser ses sentiments nobles et le pousser à quitter le pays en emportant avec lui ses souffrances!

«O ciel! O Hoang! Quand j'ai reconnu ton amour il était trop tard. Je ne pourrai jamais te rendre ton affection, ton amitié. Mon ami, pardonne-moi!».

Se rappelant la dernière lettre de Hoang par laquelle il lui léguait une forte somme d'argent et recommandait à son cousin de prendre soin d'elle comme si elle était sa femme, elle se sentait tellement repentante et malheureuse qu'elle voulût mettre fin à ses jours.

Oui, c'était cela! Il n'y avait que la mort pour l'absoudre de sa faute d'avoir rendu malheureux un homme qui l'aimait de toute son âme.

«Oh Hoang! Il ne me reste plus que la mort pour te demander la grâce de m'évader de cette vie où je me sens toute seule, sans appui, sans toi. J'étais aveugle d'avoir aimé Thy, un mari qui ne valait rien. Et à cause de la société, de la morale, de la religion, j'ai sacrifié ma vie. Je me suis montrée cruelle avec toi pendant que tu m'avais tout donné et sacrifiais tout pour moi.»

Elle gémissait, elle se repentait, elle regrettait... et espérait qu'à cette minute, la foudre du ciel lui tomberait sur la tête et la ferait mourir.

L'horloge murale sonna ses six coups modulés. Le soleil s'enfuyait déjà vers l'ouest. Harassée, ThuVan se leva, mit de l'ordre sur le bureau de Vo Lang, puis hébétée quitta le cabinet de travail. Arrivée dans la rue elle ne se souvint plus si elle l'avait fermé à clef. Revenant sur ses pas, elle restait hésitante devant la porte sans savoir ce qu'elle devait faire.

Après un temps, elle regagna la rue sans savoir où aller. Elle avançait d'un pas régulier, passait d'une rue à l'autre, marchait toujours sans se rendre compte s'il y avait encore peu ou beaucoup de voitures et de passants dans la rue. Un moment plus tard apparut devant elle un jardin public près d'un fleuve dont le courant, en cette saison de pluies, était violent.

Elle pénétra dans le jardin et soudain se souvint que c'était ici, il y a six mois que Hoang et elle étaient venus. Oui! C'était bien ce banc-ci... le saule pleureur là-bas... bien en évidence encore, il s'était assis, ici, là-bas il s'était tenu debout... Il lui semblait entendre, bien que lointaines, ses paroles douces, tendres, affectueuses, son beau et franc rire.

Subitement elle se sentit envahie par un trouble en se remémorant l'endroit où, dans leur chute, il l'avait tenue dans ses bras et avait cueilli le baiser sur ses lèvres. En cette nuit-là elle se défendait de jouir de ce baiser. Mais maintenant cette douce chaleur que ses lèvres transmettaient à tout son être l'émouvait violemment, faisait battre tumultueusement son cœur et la grisait de bonheur. Elle ferma, très longtemps, les yeux pour se souvenir de tout ce qui lui était survenu en cette nuit de rencontre...

Du fond de son cœur, tout à coup, retentissait un appel douloureux:

«O Hoang! J'accepte aujourd'hui le baiser d'amour que tu m'as donné, il y a six mois. Maintenant je sais que je t'aime vraiment. Seulement à cause de la morale j'ai refusé de le reconnaître. Faussement j'ai adopté une attitude indifférente, froide, distante avec toi. Je t'ai trompé comme j'ai menti à mon cœur. J'ai broyé ton cœur comme j'ai gâché ma vie.»

Avec ce cri du cœur, les pleurs surgirent. La figure baignée de larmes, elle s'élança droit devant elle... Le courant était violent... Le fleuve qui coulait furieux pourrait l'emporter loin de cette satanée et douloureuse vie. Elle ne devait plus vivre pour être rongée du regret de cet amour naissant. Elle pourrait trouver la paix dans la mort.

«Oh! Voici le fleuve de ma destinée...»

Pendant qu'elle se précipitait en avant... soudain une poigne la retint. Ayant, dans les minutes ultimes qui côtoyaient la mort, l'impression que cette main était celle de Hoang, elle se laissa tomber dans ses bras en disant: *« Chéri! Ne m'abandonne pas! Je t'aime... »*

Mais subitement elle ouvrit largement la bouche, s'effraya en voyant un uniforme noir. *« N'était-ce pas celui de Thy, lors de cette fameuse nuit? »* pensait-elle.

Frappée d'épouvante elle poussa un cri et perdit connaissance.

Une voix chaleureuse se fit alors entendre:

- Doux Jésus! Je vous ai fait peur à ce point-là?

L'homme, la reposant sur le banc, l'appela faiblement:

- Mademoiselle! Reprenez vos esprits. Vous êtes encore très jeune, ne vous pressez pas de mourir!

Cette voix si douce, si chaude, à l'instar d'une musique grave, déversait de la suavité dans le cœur de la personne qui l'écoutait. Cette voix lui était tout à fait étrangère, n'étant ni celle de Thy, ni celle de Hoang. ThuVan ouvrit les yeux... Devant elle, se tenait un homme drapé dans une ample robe noire, la trentaine, grand et maigre, avec un visage intelligent et bienveillant.

- Un prêtre?

Un prêtre, là, à côté de moi? Est-ce que je suis morte ou est-ce que j'allais mourir?

Elle se dressa sur son séant tout effrayée, bien qu'elle eût cherché tout à l'heure la mort. Car l'homme quand il pense qu'il va mourir ne peut s'empêcher d'être terrifié.

Pendant que l'inconnu posait sur elle son regard affectueux, il lui disait de sa voix chaude et douce:

- Puis-je vous aider? Il fait déjà nuit. Je m'en vais chercher une voiture et vous ramener chez vous, n'est-ce pas? Vous êtes encore trop jeune, ne mourez pas! Vous feriez de la peine à vos parents.

Bien qu'elle ait eu deux enfants, bien qu'elle eût beaucoup souffert, ses vingt-deux printemps et sa gracieuse figure qui n'avait pas encore subi les outrages du temps induisaient son interlocuteur, en erreur, il l'avait prise pour une jeune fille désespérée par des déceptions amoureuses.

Elle entendait tout ce que l'homme lui disait, bien qu'elle n'ait pas repris tout son esprit.

Cette personne s'assit près d'elle et doucement lui demanda:

- Où habitez-vous?

N'ayant pas reçu de réponse, il poursuivit:

- Pourquoi voulez-vous mourir? Vous n'avez donc plus de famille?

Ces questions-là faisaient penser à ses deux enfants et à ses parents. Oui, dans la minute où, torturée par l'atroce souffrance et rongée de remords d'avoir laissé se perdre l'amour de Hoang, elle avait cherché coûte que coûte la mort, elle avait oublié son devoir de mère. Et elle avait des sueurs froides en se disant qu'à cette heure-ci, VanTruong était en train de penser à sa mère, et Nga, de s'inquiéter... Peut-être même qu'avec VanTruong, elle serait allée à sa recherche.

Terrifiée par cette pensée, elle se leva aussitôt et s'apprêta à courir.

Le prêtre, craignant qu'elle ne voulût de nouveau se jeter dans le fleuve, la retint en disant:

- Je vais vous reconduire chez vous.

Qu'elle fût d'accord ou non, le prêtre la conduisit hors du jardin. Sagement elle le suivit jusque dans la rue où un taxi passait. Il fut hélé. Le prêtre l'installa dans la voiture et s'assit à côté d'elle.

- Où allez-vous, Monsieur, Madame? demanda le chauffeur.

Le prêtre était très embarrassé, mais ThuVan dont l'esprit n'était plus agité, répondit d'une voix grave:

- S'il vous plaît, conduisez-moi d'urgence au carrefour Phan-Thanh-Gian et Duy-Tan.

Autant, tout à l'heure, elle ne pensait qu'à mourir, autant, maintenant soucieuse, tendue, les mains serrées, les lèvres pincées, elle s'impatiait de revoir son fils.

Le prêtre observait tous ses faits et gestes.

Arrivé au carrefour, la voiture, sur l'ordre de ThuVan s'arrêta devant chez elle. Elle se hâta d'ouvrir la portière et de s'échapper en courant. Après quelques pas elle se rappela soudain le prêtre. Revenant vers la voiture elle dit:

- Merci, mon père!

Mais sa phrase resta en suspens car le prêtre, après avoir réglé le taxi, dit:

- Je vous raccompagne jusque dans votre maison. Je désire rencontrer votre famille.

ThuVan avait l'air perplexe mais ne protestait pas. Elle marcha vite vers la porte d'entrée.

Nga, ayant entendu du bruit dehors, alors qu'elle attendait le retour de sa jeune maîtresse, alluma la lumière de la véranda et accourut l'accueillir avec des cris de joie:

- Madame est de retour. Dieu soit loué! Je me faisais tant de soucis pour vous. VanTruong s'endormait déjà. Je...

Elle s'était arrêtée lorsqu'elle avait aperçu derrière sa maîtresse, un inconnu, un prêtre!

Ayant revu Nga et entendu ses paroles rassurantes, ThuVan respirait plus librement. Tous les malheurs, tous les dangers, toutes les souffrances, toutes les tristesses de cet après-midi étaient passés.

À présent qu'elle était rentrée chez elle et que son fils dormait d'un bon sommeil, il n'y avait pas de plus grande joie, pour elle. Alors esquissant un léger sourire, elle dit:

- Je vous en prie, mon père, donnez-vous la peine d'entrer.

Cette figure angélique avec ce splendide sourire sous l'effet de la lumière, paraissait auréolée.

Le prêtre, stupéfait, la regardait et sentit pendant un moment son âme et son cœur ébranlés.

ThuVan invita le prêtre à s'asseoir dans le salon et respectueusement lui dit:

- Dans cette maison, à part mon fils qui a deux ans et cette jeune fille, il n'y a personne d'autre. Je vous demande de me permettre d'aller voir mon fils une minute et je reviendrai vous tenir compagnie.

- Faites, Madame!

Elle se retira. Maintenant, le prêtre savait qu'elle était mariée, avait des enfants. Et selon ses dires, elle vivait seule avec eux. Il n'y avait ici ni mari, ni proches parents. Depuis qu'il l'avait rencontrée dans le jardin public, ses sentiments avaient changé sans cesse. Tantôt elle pleurait à fendre l'âme, appelant

désespérément la mort à son secours. Il y avait des moments où elle s'affolait, s'effrayait. Tantôt elle était gaie, charmante.

À présent elle devenait sérieuse, calme, presque indifférente, comme si tout ce qui lui était arrivé cet après-midi ne la concernait pas. C'était vraiment une femme étrange!

Pendant qu'il réfléchissait, ThuVan revint, avec un sourire sur les lèvres, s'asseoir en face de lui et dit tout doucement:

- Merci mon père, vous m'avez sauvée et ramenée ici. Dans une minute de légèreté je...

Sous le coup de l'émotion elle s'arrêta. Mais en voyant Nga revenir avec sur un plateau, une théière et deux tasses, elle devint aussitôt joviale et souriante. Elle prit le plateau, le déposa sur une petite table, versa le thé et l'offrit au visiteur. Avec un calme olympien elle lui demanda:

- Vous ne dites pas, mon père, la messe à l'église ce soir?

- Non, Madame. Je viens de rentrer de l'étranger où j'ai fait mes études et notre Supérieur m'a accordé quelques jours libres. Je n'ai pas encore pris de service à l'église. Alors, je mets à profit mon désœuvrement pour flâner de-ci, de-là et revoir Saigon après dix ans d'absence. J'aime beaucoup, par temps frais, le soir, marcher le long des quais. C'est ainsi que je... vous ai rencontrée.

Tout à l'heure il l'avait prise, à tort, pour une jeune fille et la qualifiait de «demoiselle», mais maintenant qu'il savait qu'elle avait des enfants, il l'appelait gravement «Madame».

ThuVan, l'air gêné, dit:

- Je m'appelle Tran ThuVan. Pour plus de commodité vous pouvez m'appeler tout simplement ThuVan.

Le prêtre sourira:

- Ah! Mais j'avais oublié de me présenter, mon nom est Nguyen DuyQuang, saïgonnais de naissance. Je pense que vous êtes de Saigon également?

- Non! Je suis de Mytho. Je ne suis venue m'installer à Saigon que depuis trois ans.

Comme si elle ne désirait pas parler d'elle, elle changea de conversation:

- Ainsi, vous venez de rentrer de France, après y être entré dans les ordres?

- Non! Je suis devenu prêtre en Belgique et j'y ai reçu l'ordination il y a deux ans.

Sur ces entrefaites Nga se montra pour demander:

- Madame, puis-je servir le repas maintenant?

ThuVan, respectueusement, s'adressa au père Nguyen DuyQuang:

- Mon père, avez-vous déjà dîné? Si non, je vous invite à partager mon repas, sobre et frugal?

DuyQuang avec joie, accepta:

- J'adore manger des plats quotidiens, courants de chez nous. Car, à l'étranger je n'ai pas eu l'occasion d'en manger.

- Alors, dans ce cas, je me ferai un plaisir de vous faire goûter notre spécialité de Mytho, dit-elle, très contente.

Elle se leva, s'excusa de devoir se rendre à la cuisine un moment.

Pendant que la servante mettait la table, DuyQuang inspectait la pièce où il était assis. Elle se présentait avec élégance et distinction. Mais deux choses le frappaient: d'une part la photo agrandie d'un homme jeune, suspendue au mur et d'autre part l'image de la vierge Marie posée sur le buffet. Ainsi la maîtresse de maison était catholique et l'homme sur la photo était probablement son mari. Il se pouvait que cet homme était décédé et que désespérée et malheureuse, elle ne voulût lui survivre.

L'instant d'après, les mets étant apprêtés, ils se mirent à table. Le père Nguyen se mit à dire:

- Je crois que vous êtes catholique. Prions et remercions Dieu.

- Oui, mon père, prions.

Le père Nguyen dîna sans façon. Au cours du repas il raconta qu'autrefois son père servait d'interprète aux prêtres et aux sœurs de l'ordre de St. Vincent de Paul à Saigon. Un jour, ses parents, en retournant dans leur famille à TayNinh, avaient été massacrés par les communistes pour le crime d'avoir été des Viet Gian¹. Toute la famille avait été exterminée. Seul, lui, alors âgé de trois ans, avait été sauvé par sa nourrice qui l'avait amené à Saigon et confié au Monastère. Orphelin dès le jeune âge et élevé par les soins de l'ordre de St. Paul, il avait choisi la voie du Seigneur.

¹ Viet Gian: ceux qui entretenaient des relations avec les Français.

- La religion est capable de dissiper tous les malheurs de la vie, disait-il. Depuis que j'ai renoncé au monde, depuis que j'ai opté pour la vie religieuse, je sens mon âme légère, j'éprouve la joie de vivre, je ne suis plus seul, malheureux parce qu'orphelin. Car je sais que Dieu est toujours là, près de moi.

ThuVan écoutait le père en baissant la tête. Après un temps de réflexion elle la releva et demanda:

- Mon père, est-ce qu'une personne qui ne peut pas quitter le monde, peut vivre avec Dieu?

- Bien sûr que oui! Il y a tant de personnes qui pratiquent la religion chez elles. Certes! Ce ne sont pas des moines, cependant elles peuvent mener une vie monastique. En dehors des moments consacrés à la vie temporelle, elles peuvent être en union spirituelle. Voyez, dans notre pays les fidèles bouddhistes séculiers sont très nombreux. N'avez-vous pas remarqué le grand nombre de Vietnamiens qui suivent un régime végétarien sobre, frugal et qui mènent une vie ascétique comme les vénérables bonzes?

- Oui, mon père. Vous avez raison.

Tout à coup elle s'arrêta de manger, le regard perdu au loin et se remémorant sa vie: «*ses vingt-deux printemps avec deux amours éphémères d'une extrême brièveté*». Cette vie n'avait plus rien à lui offrir pour qu'elle la poursuivît. Cependant, étant mère, elle avait la lourde responsabilité de ses deux enfants, ce qui ne lui permettait pas de se faire religieuse. Le père Nguyen lui avait montré le chemin à suivre: «*Vivre sa vie normalement et trouver la raison de vivre en le Seigneur*».

C'était ainsi! Il n'y avait que cette seule voie qui pût l'aider à vivre avec courage la vie d'une femme sans mari avec deux enfants. La vie d'une veuve! Dans cette société on honorait les femmes dont les maris étaient investis d'autorité et de dignité, tandis que les femmes sans mari étaient négligées, mal considérées. Ces dernières et les orphelins étaient les douloureuses victimes de la société. Non seulement il leur manquait tout depuis les biens matériels jusqu'à l'affection, mais ils devaient encore endurer le mépris et la honte.

Dans la société en guerre l'homme devenait cruel, le sentiment humain se trouvait diminué ou même disparaissait totalement. Quand il rencontrait des femmes abandonnées, malheureuses, au lieu de leur tendre une main secourable, de partager leurs malheurs, il les enfonçait dans le borborygme pour qu'elles meurent. Pourquoi un tel comportement inhumain?

Du point de vue psychologique il semblait que ceux qui vivaient dans la guerre, parce qu'ils côtoyaient la mort à chaque pas, s'entredéchiraient dans l'espoir de sauver leur vie. Regardez, par contre, une nation pacifique où le peuple doux, conciliant, vivait ensemble dans la compréhension, avec le pardon facile et où la fraternité, la charité, l'altruisme pouvaient prendre naissance. L'homme, créature de Dieu, à la naissance est un être innocent, ignorant le bien et le mal. Quand il devient adulte, il est influencé et contaminé par la société dans laquelle il vit. Evidemment s'il ne contractait pas le mal, il en deviendrait la victime.

ThuVan était, non seulement, la victime de son mari communiste, mais aussi celle de la mauvaise société que la guerre avait engendrée. Et elle serait toujours malheureuse tant qu'elle vivrait dans cette société. Donc il n'y avait qu'un moyen unique qui l'aiderait à affronter le malheur: la religion. «*La religion est capable de dissiper tous les malheurs de la vie*», avait dit, tout à l'heure, le père. Cette parole était infiniment juste! N'était-il pas de la volonté de Dieu de la convertir en lui envoyant un prêtre la sauver à la fois de corps et d'âme, juste au moment où elle allait se jeter dans les bras de la faucheuse?

Cette pensée l'émouvait. Elle leva les yeux au ciel comme pour le remercier.

DuyQuang, en face d'elle, avait suivi silencieusement chaque changement survenu à sa physionomie. Soudain il découvrit que la figure de cette jeune femme assise devant lui avait des traits concordant avec ceux de la vierge Marie qu'il vénérât. Oui! C'était cela. Elle était douce, belle comme une fée. Elle ne devait pas appartenir à l'espèce humaine. Tantôt sur le seuil, sa figure avec son splendide sourire semblait, sous l'effet de la lumière, s'être entourée d'une auréole qui avait fait chavirer son cœur sans qu'il sût pourquoi. À présent qu'il en connaissait la raison, il ne pouvait s'empêcher d'être ému, tandis que dans son cœur naissait un sentiment d'affection respectueuse, qui lui dictait de l'aider à traverser cette grave crise de sa vie.

- Pourrai-je, Madame, savoir la raison exacte pour laquelle vous attendiez à votre vie, ce soir?

Cette question posée à brûle-pourpoint par le père fit sursauter ThuVan qui le regarda fixement. Mais se rappelant, un instant après, qu'il lui fallait répondre, elle baissa la tête et dit très faiblement:

- Mes confidences sont plutôt longues. Il est bien tard. J'ai peur que vous ne puissiez les écouter toutes.

- Si vous voulez décharger vos souffrances, alors, parlez. Je suis disposé à vous écouter et à vous aider de quelques conseils. Ou bien, je reviendrai un autre jour, si aujourd'hui vous ne voulez pas vous expliquer. Ou alors, le mieux est que je vous invite à venir dimanche, après la messe, à l'église.

- Oui, je voudrais bien me confesser, mais ici, dans cette maison ce n'est pas commode. Je viendrai vous voir à l'église. Veuillez me dire dans quelle église vous exercez.

- Je suis l'adjoint de Monsieur l'Abbé à la cathédrale Notre Dame, au centre de Saigon. Vous devez sûrement la connaître?

- Oui, mon père, je la connais. C'est toujours là que je vais à la messe.

- Bon, je vous attendrai alors la semaine prochaine?

- C'est entendu!

Après avoir vidé hâtivement sa tasse de thé, DuyQuang se leva pour prendre congé. ThuVan l'accompagna jusque dans la rue. À cette heure-là les voitures se faisaient rares. Un long temps après il avisa un cyclo-pousse. Avant d'y monter, DuyQuang exhorta une dernière fois ThuVan:

- Dans les moments de peine, entrez en union spirituelle avec Dieu. Votre âme sera soulagée.

- Oui! Je ne manquerai pas de suivre votre recommandation. Au-revoir, mon père et merci.

* *

En ce moment l'église était silencieuse et déserte. Au confessionnal ThuVan, très émue, relatait les différentes périodes de sa vie. De l'autre côté de la cloison, DuyQuang écoutait avec un sentiment de souffrance et de pitié. Depuis qu'il était ordonné prêtre, il pouvait dire que c'était la première fois qu'il recevait des confidences aussi attristantes.

Une femme que le monde méprise et désavoue, abandonnée par son mari, devant élever deux enfants. On pouvait dire qu'elle était la victime de tout et de tous. Le plus affligeant était qu'à cause de la morale, elle n'avait osé accepter l'amour de Hoang, un homme excellent, parfait, à tous points de vue.

La morale Confucéenne instituée depuis plus de 2000 ans exigeait de la femme une fidélité absolue à son mari. Et bien qu'il fût absent depuis des années, elle devait patienter, l'attendre, et ne pouvait aimer un autre homme. Cette doctrine, bien ancrée dans la famille et dans la société vietnamienne, était devenue une coutume. La femme, elle-même, l'estimait conforme à la raison. Elle acceptait, sans protestation, cette doctrine injuste. Quelle pitié!

Plus DuyQuang réfléchissait, plus il plaignait ThuVan qui dans la pleine fleur de sa jeunesse, dont l'amour était inassouvi, devait enterrer sa vie pour qu'il fût dit qu'elle était une épouse fidèle et une mère vertueuse. Le coupable était Thy. Toutefois, il était pardonnable parce que les communistes, par leur propagande fallacieuse, captivaient ceux qui les écoutaient, en particulier la jeunesse. Or, Thy était jeune et patriote. Se voulant un héros, il avait été une proie facile. Il méritait aussi la pitié.

Naturellement, étant un homme d'église, un altruiste, il invoquait tous les arguments pour absoudre Thy et aussi pour consoler ThuVan.

- Je ne saurais, disait-il, rien vous conseiller d'autre que d'avoir le courage de vivre, de trouver votre joie dans vos deux enfants et votre consolation en Dieu. Vous ne devriez pas vous irriter, ni garder rancune à votre mari. Certes, il est coupable envers vous et ses enfants. Mais il est exploité par les dirigeants communistes pour réaliser leur ambition. Il n'est qu'un aveugle qui espère édifier un paradis sans se douter que des gens cruels le mènent à la mort. Pitié pour lui! Espérons qu'un jour votre mari, voyant le vrai visage du parti communiste, se repentira et reviendra vers sa femme et ses enfants. Priez, priez beaucoup! Dieu vous accordera ses grâces. Dieu vous aidera.

Selon les recommandations du père Nguyen, elle devait prier beaucoup pour le repentir de Thy et pour son retour. ThuVan se demandait si à l'heure qu'il est, Thy était encore vivant ou déjà mort. Depuis plus de trois ans elle n'avait reçu aucune nouvelle de lui. Peut-être était-il mort au fond des forêts. Peut-être aussi que son cadavre était en train de sécher sur un champ de bataille.

Et même s'il était vivant et s'il revenait, elle se demandait si leur amour resterait tel qu'il avait été au début. L'amour qu'elle avait pour son mari n'était plus intact puisqu'elle avait aimé Hoang. Mais le père Nguyen ne lui avait pas conseillé de prier pour le retour de Hoang. Et elle-même, elle ne pouvait pas demander cela à Dieu.

ThuVan éclata en sanglots!

Le paradis de Thy

Chapitre 8

LES EXPLOITS DES HÉROS COMMUNISTES

(1969)

La religion avait dissipé les malheurs de la vie.

Effectivement, ThuVan, depuis dix ans, était devenue une pieuse croyante. À part le temps qu'elle réservait à sa famille et à ses relations sociales, elle consacrait les autres moments à vivre en Dieu.

Presque tous les jours, après son travail, elle s'arrêtait à l'église pour prier avant de rentrer chez elle. Ainsi elle avait trouvé sa joie de vivre en le Seigneur. Et partant, ses malheurs avaient notablement régressé.

À présent elle avait beaucoup d'énergie et de courage pour vivre sa vie de veuve et pour élever ses enfants.

VanLong avait treize ans, VanTruong douze. VanLong élevé par sa grand-mère maternelle qu'il affectionnait beaucoup, préférait rester avec elle à Mytho que de vivre à Saigon avec sa mère.

Sachant que ses parents s'attachaient à VanLong, ThuVan le laissait à leur affection. Elle n'avait plus que VanTruong auprès d'elle. VanTruong ressemblait, en tous points, à sa mère, depuis le caractère jusqu'à la constitution physique. C'était un beau gars, doux, gai, doué d'une grande piété filiale. Bien qu'il n'ait encore que douze ans, il s'occupait du ménage pendant que sa mère était au travail.

En effet Nga, la fille de service, avait été remerciée depuis un an pour raisons économiques. ThuVan, bien que ses mensualités fussent confortables, supérieures à celle des autres employés, n'avait plus pu garder sa servante. Elle avait été obligée de serrer le cordon de sa bourse. La grave crise économique, la perte de valeur de la monnaie rendaient la vie difficile, au point que, même les hauts fonctionnaires se voyaient forcés de réduire leur train de vie.

Cette situation était la conséquence de la guerre qui s'était intensifiée. Les communistes semaient des troubles partout. La campagne perdait sa tranquillité, sa sécurité. Les paysans refluaient sur les villes. Les rizières, les champs n'étaient pas cultivés. Le chômage augmentait...

Au début de 1968, au mépris de la trêve du Têt MauThan² proclamée de part et d'autre – alors que la population fêtait dans l'allégresse le retour du printemps, les communistes déclenchèrent dans la nuit du deuxième jour du Têt, une offensive générale contre les villes et Saigon.

Malgré cette attaque massive et brusquée, les troupes gouvernementales arrivèrent à la repousser, à dégager les villes et la capitale. Naturellement dans ces engagements meurtriers il y eut d'innombrables tués, blessés, brûlés par armes à feu, par bombes incendiaires, et des dégâts matériels considérables. Les dommages subis par la population étaient très lourds, surtout là où les troupes gouvernementales n'avaient pas pu intervenir à temps comme au Centre Vietnam, en particulier à Hue. Pendant plusieurs jours les communistes avaient décimé une partie de la population de la province, sans compter ceux que, par milliers, ils avaient enterrés vivants dans des fosses communes.

«C'était là, évidemment, les exploits grandioses des héros communistes!»

Cependant bien qu'ils eussent accompli ces exploits grandioses, les communistes n'avaient pas pu s'emparer du Sud Vietnam. Alors, ils avaient eu recours à une nouvelle stratégie consistant en tirs d'artillerie, de roquette sur les villes, sur Saigon. Avec cette nouvelle stratégie les communistes «amis du peuple» obtenaient de brillants succès. Car tous les jours il y avait de nombreux innocents tués, qu'ils fussent jeunes ou âgés, riches ou pauvres.

La population du Sud Vietnam vivait en ce moment dans la frayeur, s'attendant, à chaque instant, à recevoir une bombe sur la tête. On n'avait plus le cœur au travail. Les organismes publics ou privés, les entreprises voyaient leurs activités se réduire ou s'arrêter. L'économie s'épuisait, la population était troublée...

Ce jour-là, à peine arrivée à la porte d'entrée de sa maison, ThuVan vit VanTruong qui l'attendait, les yeux rougis comme s'il venait de pleurer.

² Têt MauThan (le nouvel an chinois, l'année du singe 1968)

- Est-ce que tes camarades n'ont pas été gentils avec toi? Est-ce qu'ils t'ont froissé? lui demanda sa mère.

VanTruong secoua la tête, tirant sa mère vers la maison, dit:

- Viens, maman! Il y a grand-père à l'intérieur.

Heureuse d'avoir la visite de son père, ThuVan, souriante, s'empressa d'entrer pour l'accueillir. Mais le voyant assis dans le salon triste et prostré, elle avait le pressentiment que quelque chose de grave s'était produit. Prenant la main de son père, elle lui demanda d'une voix tremblante:

- Alors papa, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que maman va bien?

Monsieur Tran posa sur elle son regard triste et lui désigna la chaise:

- Assieds-toi là et sois calme pour écouter ce que je vais t'annoncer.

Obéissante, ThuVan s'assit en face de lui et attendit soucieuse.

Etreint par l'émotion, Monsieur Tran, après un moment parvint à articuler cette phrase:

Les communistes ont tué VanLong.

ThuVan ne pouvait pas croire à une nouvelle aussi catastrophique. Fronçant les sourcils elle demanda:

- Qu'est-ce que tu as dit? Qu'est-ce qui est arrivé à VanLong?

Baissant la tête pour cacher ses larmes, Monsieur Tran racontait d'une voix qu'il s'efforçait de maintenir normale:

- Ce matin les communistes ont canonné l'école au début des classes. Deux bombes sont tombées sur les classes de 8è et de 5è. À ce moment, dans mon bureau, j'ai entendu les détonations, je suis accouru et j'ai vu l'effroyable spectacle. Les élèves et les maîtres étaient morts ou blessés. Personne n'y avait échappé. Je ne me rappelais plus que VanLong était dans l'une de ces deux classes. C'est seulement quand l'ambulance est arrivée et que les infirmiers ont enlevé les blessés, que je l'ai reconnu, et que je l'ai l'accompagné à l'hôpital. Malheureusement, il expira en cours de route. J'ai été autorisé à ramener son corps chez nous. Ta mère s'est évanouie en le voyant mort et depuis, elle garde le lit comme une personne ayant perdu l'esprit. En ce moment, ta belle-mère surveille la maison en mon absence...

ThuVan semblait avoir entendu un bruissement, mais ne se souvenait pas de ce qu'avait dit son père. Sa tête lui tournait et elle tomba sans connaissance. VanTruong, la figure contractée par l'envie de pleurer accourut, serra sa mère dans ses bras et l'appela:

- Maman, Maman, repends tes esprits! Maman!

Pendant que Monsieur Tran et VanTruong la portaient sur son lit, ThuVan revint à elle, se dressa sur son séant et comme une démente demanda à son père:

- Où est VanLong? Où est VanTruong?

- Je suis là maman! Je suis VanTruong ici. Répondit-il vivement.

- Où est ton frère?

- Mon frère heu... heu...

Il n'osait pas continuer. Monsieur Tran assis, l'air triste et douloureux, près du lit, lui dit:

- Ma chérie! Sois courageuse! Je sais que les enfants font partie intégrante de soi. Les perdre, c'est perdre un peu de soi-même, ce sont des souffrances, ô combien, atroces! Toutefois je te demande de contenir ta douleur. Il appartient à Dieu de décider de notre vie et de notre mort.

Tout à coup ThuVan hurlait:

- Dieu aime ses créatures. Il ne les tue pas! Ce sont les communistes qui ont tué mon fils. C'est précisément son père qui l'a tué. On reconnaît là l'exploit grandiose de son père, de tous les héros communistes!

Et elle sanglotait. Monsieur Tran, oppressé par l'émotion, ajouta:

- À tout bout de champ, les communistes clament sur les toits qu'ils aiment le peuple, qu'ils sauvent la patrie. Mais on ne comprend pas de quelle manière ils aiment le peuple. Tout ce qu'on peut constater c'est que, à cause d'eux les innocents meurent chaque jour plus nombreux. De quoi sont-ils coupables, ces jeunes élèves, pour que les communistes les tuent? Dieu, pitié pour eux!

VanTruong, alors qu'il serrait sa mère dans ses bras et pleurnichait, tout à coup releva la tête:

- Grand-père! Maman! Quand je serai grand, je serai un soldat comme mon oncle. J'exterminerai les communistes et vengerai mon frère.

La détermination de VanTruong faisait pleurer davantage sa mère. Le spectacle de cette société où le père tuait son enfant, où les frères s'entretuaient comme des ennemis, était tout à fait désolant.

Même si VanTruong n'avait pas dévoilé sa pensée, dans cinq ou six ans quand il serait en âge de rejoindre l'armée, il affronterait, qu'on le veuille ou non, son père sur le champ de bataille comme le fait Le Thy, contre son frère Le Thanh, aujourd'hui.

Soudain, secouant la main de sa mère, il demanda:

- Maman! Tu m'avais dit que papa était mort depuis longtemps, n'est-ce pas?

ThuVan fit un signe de la tête.

Depuis que ses enfants avaient grandi, elle se gardait bien de leur dire que leur père était parti avec les communistes. Car elle redoutait que si, par mégarde, ils le répétaient à leurs camarades et que si le service de sécurité l'apprenait, un grand malheur se résulterait pour toute la famille. C'était la raison qui l'obligeait à leur mentir.

Cependant, tout à l'heure, en apprenant la tragique nouvelle, elle était si révoltée, si malheureuse que, dans sa colère elle accusait son père d'être responsable de la mort de VanLong. Elle venait de semer le doute, à propos de son père, dans son âme.

Comprenant le souci et l'inquiétude de son petit-fils, Monsieur Tran dévia la conversation en faisant semblant de dire:

- Va, mon petit, vas faire ta valise, nous allons retourner tout de suite à Mytho.

ThuVan sécha ses larmes, fourra quelques vêtements pour elle et pour VanTruong dans une valise et gagna la voiture que son père conduisait lui-même.

Bien qu'il n'y eût que 70 kilomètres de Saigon à Mytho, ils n'arrivèrent à la maison qu'à la nuit tombant à cause de mille difficultés rencontrées sur le parcours: minage des ponts et des routes par les communistes. Au milieu du salon était placé un cercueil laissé ouvert dans lequel reposait le corps de VanLong proprement lavé et soigneusement vêtu. Dans ce salon se trouvaient la mère de Thy, Madame Tran, la cousine de Madame Tran avec son mari et quelques amis du voisinage.

ThuVan, à peine arrivée au seuil de la maison, se précipita vers le cercueil de son fils. Ecrasée de douleur elle se pencha sur lui. Au bout d'un moment, dominant son chagrin, elle salua la famille et les connaissances. Madame Tran, les yeux rougis, prit sa fille dans ses bras et lui dit avec émotion:

- VanLong est mort des attaques d'artillerie parce que je l'avais gardé près de moi à Mytho. C'est de ma faute! Ma fille, pardonne moi! Pardonne à ta maman!

Les prunelles remplies de larmes, ThuVan secoua la tête:

- Non, maman! Ce n'est pas de ta faute, à toi, qui l'a aimé et élevé. Ce sont les communistes qui ont massacrés des élèves innocents, qui ont tué mon fils. Justement c'est eux qui sont coupables envers le peuple et notre famille.

Soudain, Madame Le Than se mêla à la conversation:

- C'est précisément son père qui l'a tué. Son père méconnaît sa responsabilité vis-à-vis de sa femme et de ses enfants, il est parti avec la bande de malfaiteurs qui assassine le peuple, qui fait le malheur du pays pour tuer son propre enfant. Le plus grand coupable, c'est bien son père!

Depuis qu'il était entré dans la maison, VanTruong se tenait coi dans un coin, la main tenant la main de son grand-père. En entendant sa grand-mère paternelle accuser formellement son père, il manifesta son embarras en écarquillant ses yeux. Voici que pour la deuxième fois on accusait son père. La première accusatrice avait été sa mère et la deuxième, la mère de son père.

Bien qu'il n'eût jamais connu son père en chair et en os, il le connaissait néanmoins à travers ses photos. Il recevait souvent la visite de sa grand-mère paternelle et de son oncle Le Thanh qui le comblaient de cadeaux. Si bien qu'il témoignait envers la famille de son père, une affection sans faille.

Une fois il avait demandé à sa mère:

- Pourquoi mon père est-il mort?

Et sa mère de répondre:

- Parce qu'il voulait être un héros.

Il avait posé plusieurs autres questions à sa mère qui n'y avait donné aucune suite. Toutefois il lui suffit d'entendre cette seule réponse pour imaginer son père. Pour lui, son père était un jeune et bel homme, de haute taille, d'allure héroïque tout à fait comme son oncle Le Thanh. Une fois, ce dernier était passé le voir, la poitrine couverte de décorations, ce qui lui conférait un grand prestige. Respectueusement on le saluait: «Mon Colonel». Il était très fier de son oncle. Aussi pensait-il que son père, quand il était encore en vie, était comme son oncle. Incidemment il avait appris que son père n'était pas mort comme on le lui avait fait croire. Avec ses douze ans, il était assez intelligent pour déduire que son père était parti avec les communistes. Aussi la mort de son frère VanLong le faisait-il moins souffrir que la perte de l'idéal qu'il avait de son père.

Lâchant la main de son grand-père, il se laissa tomber et éclata en sanglots, la tête entre les mains.

On pensait qu'il pleurerait ainsi à cause de la mort de son frère. On le plaignait, mais personne n'avait compris le sentiment profond qu'il était en train d'éprouver.

ThuVan, terrassée par l'immense chagrin que la mort de son premier enfant lui avait causé, était assise figée comme un corps sans âme. En entendant VanTruong pleurer elle se rappela aussitôt qu'elle avait encore un deuxième enfant, le seul qui lui restait et qui constituait son unique raison de vivre.

- Mon mari m'a abandonnée, se disait-elle, VanLong pour l'éternité, m'a quittée. Est-ce que VanTruong ne partira pas également?

Tout à coup, effrayée par cette pensée, elle courut prendre son fils dans ses bras. Mais VanTruong s'échappa des bras de sa mère et courut directement dans la cour en pleurant bruyamment.

Il ne savait pas pourquoi à cette minute il était si fâché contre elle. Sa mère lui avait menti à propos de son père, alors il voulait faire quelque chose pour la provoquer.

Cependant, étant un enfant doux et sage qui adorait sa mère, une fois dans la cour, il se sentit pris de remords et revint sur ses pas.

ThuVan lui ouvrit ses bras et il s'y jeta. Dans les bras l'un de l'autre, tous les deux pleuraient.

À l'intérieur de la maison toutes les chandelles étaient allumées. Les prières avaient commencé.

Au dehors, la nuit étendait partout ses voiles.

Dans la brume les cris gémissants des insectes s'élevaient mélancolique comme la marche funèbre pour accompagner dans l'au-delà, un jeune enfant de treize ans, fauché à la fleur de l'âge, au nom du communisme.

* * *